

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 29 (1999)
Heft: 11

Artikel: Claudette : une furieuse
Autor: Prélaz, Catherine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-827903>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Claudette: une furieuse

Depuis trente ans, son visage est familier aux téléspectateurs. Les gens l'aiment, comme ils ont chéri toutes les speakerines, tous les sourires fidèles du petit écran. Puis il y eut la belle et longue aventure de «Spécial Cinéma». Réussite professionnelle, mais aussi personnelle. Deux ans après la disparition de son compagnon, Christian Defaye, Claudette entretient précieusement, et de plus en plus sereinement, le souvenir lumineux de leur vie à deux.



Photo TSR

On a tous en mémoire Claudette speakerine

Sur les écrans de la régie image, Claudette en plusieurs exemplaires. Claudette sur fond de «blue box», figée, qui répète, ou incrustée dans le décor de fond de son émission hebdomadaire «Vive le cinéma». Son défi: quelques secondes seulement, quelques mots bien choisis pour convaincre le public de la qualité, de l'intérêt d'un nouveau film. Elle y parviendra. La télévision, sa magie, mais aussi ses exigences, Claudette connaît. Elle la pratique depuis trente ans, depuis un certain soir où l'homme posa le pied sur la lune.

Pourtant, c'est le grand écran qui la passionnait. Jeune étudiante valaisanne à Genève, elle courait les salles de cinéma avec les copains, les amies. Elle ne savait pas que son visage, son sourire seraient bientôt connus de tous les Romands; elle se doutait encore moins que, quelques années plus tard, la télévision et le septième art, sa passion, se rejoindraient sur le plateau de «Spécial Cinéma». Elle y a même rencontré l'amour, le grand, le vrai, l'unique, celui d'une vie. Un amour désormais perdu, depuis la disparition de son mari, Christian Defaye, il y a deux ans. Aujourd'hui, elle évoque son deuil avec sincérité, avec émotion. Nourrie de souvenirs, Claudette déborde d'énergie.

«La vie m'a gâtée», lâche-t-elle dans un rire d'adolescente. La vie lui a également appris qu'il faut laisser le temps au temps, pour moins souffrir, revivre et croire en l'avenir.

— Nous vous avons surprise en plein enregistrement de «Vive le cinéma». Parlez-nous de votre émission.

— Cette émission, j'ai l'impression qu'elle existe depuis toujours. Il s'agit de présenter chaque semaine l'actualité du cinéma, ce que je faisais déjà dans le cadre de «Spécial Cinéma». Pour moi, il n'y a pas eu de rupture. Cela fait bien vingt ans que le septième art me passionne et que j'en parle.

envie de vivre

— Avez-vous toujours le même plaisir à voir, avant le public, de nouveaux films et à les lui présenter ?

— Il y en a de bons et de moins bons. Certaines semaines, il y a abondance de biens, mais pas toujours. Je parle des films qui en valent la peine, tout en prenant garde de ne pas imposer mes goûts. Ce qui ne me plaît pas peut plaire à d'autres. Et puis, il y a toujours une possibilité de parler positivement de quelque chose, un film en l'occurrence, qui n'est pas très réussi ou ne me parle pas particulièrement.

— Des films récents vous ont-ils touchée ?

— Les films nous interpellent différemment selon notre état d'esprit. J'ai été très touchée par un film intitulé «D'une rive à l'autre». Je l'ai vu alors que j'étais en plein deuil, et cette histoire d'une femme qui se retrouve seule, dont la solitude modifie le regard qu'elle porte sur les autres, m'a profondément intéressée.

«Depuis 20 ans,
le cinéma me passionne!»

— Dans un film, avez-vous l'envie de vous retrouver, ou plutôt de vous évader ?

— Il n'y a pas de sujet innocent. Vous y trouverez forcément ce que vous êtes venu chercher. Mais on ne cherche pas la même chose à toutes les périodes de sa vie. Il faut se garder de condamner définitivement un genre, par exemple le cinéma de pur divertissement. Vous pouvez vous surprendre à l'aimer un jour, à en avoir besoin et envie.

— Votre passion pour le cinéma remonte-t-elle à l'enfance ?

— Mon tout premier film, je l'ai vu avec ma grand-mère, qui adorait le cinéma. C'était «Lassie, chien fidèle», j'y ai beaucoup pleuré. Plus tard, quand j'étais encore en Valais,



Photo François Mamin

«Les livres sont comme des balises qui vous guident»

les possibilités étaient minces, les films facilement censurés. Pour moi, le cinéma est indissociable de mon arrivée à Genève, à l'âge de 18 ans. Il y eut «West Side Story», et puis Bergman, Fellini, les grands réalisateurs italiens qui régnait alors sur le cinéma. J'étais fascinée par tant de magie.

— La télévision, était-ce aussi un monde magique ? Comment est-elle entrée dans votre vie ?

— Elle y est entrée comme une chose surréaliste à laquelle je ne croyais pas du tout. J'ai fait acte de candidature pour devenir speakerine, mais en ignorant totalement où je mettais les pieds. Je me suis laissé guider par les événements, avec toute l'insouciance de la jeunesse.

— Quels souvenirs gardez-vous de ces premières années ?

— Quelques mois seulement après mon arrivée, je présentais l'une de mes premières soirées. Et il s'agissait du soir où l'homme a posé le pied sur la lune. Tout le monde est resté dans les studios jusqu'au petit

matin. C'était fabuleux. Lorsque nous sommes sortis, il y avait partout de la lumière aux fenêtres des immeubles, comme un soir de Noël. Tout le monde était devant le petit écran. C'est à ce moment que j'ai pris conscience de ce que représentait la télévision. Aujourd'hui encore, sur les grandes manifestations en direct, sur les grands événements, elle est absolument imbattable.

— Lorsque télévision et septième art se sont rejoints sur le plateau de «Spécial Cinéma», avez-vous eu le sentiment d'un accomplissement ?

— Je n'avais pas un instant imaginé cela. Bien sûr, je souhaitais, comme mes collègues, passer à autre chose que la présentation des programmes. Mais à l'époque, il y avait très peu de femmes qui passaient à l'antenne, et on les cantonnait à cette activité. Nous avions toutes des envies différentes. Mais c'est seulement lorsque Jean Dumur est devenu directeur que nous avons été entendues. Je m'en souviens comme d'une merveilleuse éclaircie. Les jeunes femmes qui entrent aujourd'hui à la télévision ne



Photo TSR

«A la maison, nous ne parlions jamais de télévision»

se rendent pas compte combien cela nous a été difficile de nous imposer. Lorsque Christian Defaye m'a dit qu'il avait besoin de moi pour son émission, je l'ai pris comme une chance inespérée, celle d'apprendre un nouveau métier, de travailler avec une équipe après avoir été seule dans un petit studio. Et puis, on me demandait de parler de cinéma. Que pouvais-je rêver de mieux ?

– Est-ce à ce moment-là que Christian Defaye est entré dans votre vie ?

– Il était déjà mon compagnon. Nous avons vécu quatorze ans ensemble avant de nous marier. Il n'y a jamais rien eu de très conformiste entre nous. Cette situation nous ressemblait bien. Elle nous a donné le temps de réfléchir. Lorsqu'il a disparu, cela faisait vingt-deux ans que nous vivions l'un avec l'autre. Une si belle vie de couple, cela se passe de commentaire.

– La disparition de l'être cher est-elle encore plus cruelle lorsqu'on a tant partagé, y compris la vie professionnelle ?

– Il est difficile, de toute manière, de perdre un compagnon de vie, le compagnon de chaque jour, celui dont on est le plus proche. Nous

conduisions la plupart de nos activités professionnelles ensemble, du moins au début, et après un peu moins. Il partait pour une interview, de mon côté j'écrivais aussi des articles pour des journaux, je commentais des défilés de mode. Il était bon que nous respirions un peu chacun de notre côté. Il y avait une chose très saine entre nous, c'est qu'à la maison, nous ne parlions jamais de télévision. Sinon, cela aurait été infernal. Cette porte refermée sur notre activité professionnelle a sauvé notre couple.

– Avez-vous songé à ne plus faire de télévision ?

– Il y a parfois, pour tout le monde je crois, un phénomène de lassitude. On songe à renoncer, mais on ne le fait pas. Vous savez, cette maison est un piège, la télévision vous vampirise. Il y règne un climat particulier, avec encore beaucoup d'humanité. J'y ai été très gâtée, et je n'ai aucune raison de me plaindre.

– Dans l'épreuve que vous avez traversée, la télévision a-t-elle été un soutien ?

– De manière générale, le travail est un soutien formidable. Lors d'un deuil, il est important de pouvoir

penser à autre chose. La télévision m'a aidée, le cinéma aussi, bien sûr. Lorsque vous êtes dans cet état-là, vous n'avez pas la même sensibilité qu'avant, vous percevez tout différemment. Les films vous passent des messages, et vous découvrez que tous les films parlent de la mort. Ces messages que vous recevez vous aident à vivre. Tout comme ceux que nous envoyent les livres. Car j'ai beaucoup lu également. Des romans, des poèmes aussi. Je prenais plusieurs livres, jusqu'à ce que l'un d'eux m'accroche vraiment. Ce fut par exemple le cas du dernier Bernard Clavel, «Les petits bonheurs». J'ai relu des passages de la Bible, des psaumes qui me faisaient beaucoup de bien. Les livres, y compris ceux qui parlent spécifiquement du deuil, de la séparation, ont été comme des balises pour me guider dans une navigation sans visibilité. Je vis, je dors entourée de livres, je les sens comme des compagnons. Au milieu d'eux, je ne suis jamais seule.

«J'ai été très gâtée à la télévision»

– Les gens qui vous entouraient vous ont-il apporté ce dont vous pouviez avoir besoin ? Quelle attitude adopter avec un être cher qui traverse un deuil ?

– Tout d'abord, le travail de deuil doit se faire seul. Personne ne peut le prendre en charge à votre place. Cela étant, il est certain que l'environnement joue un très grand rôle. On ne fait pas le deuil de quelqu'un sans parler de ce quelqu'un. Celui qui est dans le chagrin, dans la nuit de l'absence, doit pouvoir parler du disparu de manière tout à fait naturelle. Il faut l'encourager à en parler, même si cela provoque des larmes. La communication doit continuer, il faut parler comme si le disparu était encore là, parler de lui, se rappeler les bons souvenirs, les situations drôles. Il n'y a rien de meilleur que

de pouvoir rire en évoquant l'être cher qui n'est plus là. Un souvenir drôle, c'est le meilleur antidote à la douleur. Il faut absolument déminer le terrain, et ce déminage passe par l'humour.

– On pressent que pendant long-temps, vous n'avez plus parlé d'avenir...

– Il est vrai que pendant un certain temps, je n'y ai pas pensé. Professionnellement, j'ai eu la chance de pouvoir faire ainsi, et de me concentrer, lorsque j'en avais besoin, sur les problèmes personnels que j'avais à résoudre par moi-même. L'avenir... c'est un mot que j'ai recommencé à prononcer après un an et demi. Auparavant, j'avais écrit et publié un livre de souvenirs, celui auquel travaillait Christian et qu'il n'a pas pu terminer. C'est une compilation de portraits, qui dévoile un peu les coulisses de «Spécial Cinéma», rappelle quelques grands moments sur le plateau. La chose écrite transmet un message bien différent des images. J'ai voulu que les téléspectateurs aient connaissance de cet autre aspect de Christian Defaye, aient une autre compréhension du personnage, qui se dessine ici avec sa sensibilité, sa manière de percevoir les êtres, de les recevoir, de les interviewer, de les digérer. Car dans un entretien, un journaliste apporte avec lui son expérience, son regard, sa manière d'être. Et je crois que c'était un bon journaliste. L'avenir, j'ai pu y penser au terme de ce livre. On dit qu'il faut donner le temps au temps. C'est une bonne formule.

– Vous avez rendu hommage au professionnel qu'était Christian Defaye. Pensez-vous qu'il en existe encore de cette dimension ?

– Si l'on continue d'utiliser et de jeter les gens comme des Kleenex, personne ne pourra plus se former véritablement à un métier de télévision. Une émission doit avoir le temps de s'installer, de trouver sa vitesse de croisière. Entre une

émission et le téléspectateur, c'est comme une histoire d'amour. Si le coup de foudre a lieu, c'est tellement rare, tellement miraculeux qu'il ne faut surtout pas l'empêcher ! Malheureusement, aujourd'hui, tout va trop vite.

«Je pars vers d'autre aventures»

– Auriez-vous aimé que «Spécial Cinéma» continue ?

– Non, je ne crois pas. Tout a changé. Même les acteurs, aujourd'hui, vivent trop vite et n'ont plus le temps de rien. On ne pourrait plus faire cette émission de la même façon. C'était une période exceptionnelle, et les téléspectateurs l'ont vécue et appréciée comme telle. Cette télévision-là, ils ne la retrouveront pas... Ou peut-être que oui, dans vingt ans ou plus, lorsqu'il y aura eu un gros ras-le-bol, et que l'on sera au moment du retour de balancier.

– Quelles sont aujourd'hui vos envies ?

– Professionnellement, de nouveaux chemins s'ouvrent à moi, toujours au sein de la télévision. Je ne vois

pas pourquoi j'irais chercher ailleurs ce que je trouve ici. Les possibilités y sont innombrables. C'est le métier que je connais le mieux et je pense pouvoir encore être utile à cette maison, le temps des quelques années qu'il me reste à travailler. Après quoi je m'en irai, comme Candide, cultiver mes petits pois. Mais si j'ai encore des désirs professionnels, rien ne m'est plus précieux que d'avoir retrouvé la joie de vivre. Après mon deuil, après ces années passées à côtoyer la maladie, puis la mort, j'ai ressenti une furieuse envie de vivre, plus forte que tout. Il est vrai qu'il n'est pas dans ma nature de me laisser aller. Christian ne m'avait pas habituée à baisser les bras. Je pars vers d'autres aventures.

– Quelle place occupe aujourd'hui le Valais dans votre vie ?

– J'y suis domiciliée, j'y ai mon appartement à Savièse, des amis, ma famille. Je vais y retourner, c'est sûr. C'est là-bas que sont mes racines. Je me sens comme les saumons qui remontent les rivières d'aval en amont. Je remonte la mienne, mais tout doucement, sans me presser.

**Interview:
Catherine Prélaz**

Mes préférences

Une couleur

Les couleurs de l'automne

Une fleur

La marguerite, parce qu'elle est simple

Une odeur

Les parfums, j'y suis très sensible

Une recette

Tous les plats mitonnés

Un écrivain

Garcia Marquez, Jorge Amado et Bernard Clavel

Un musicien

Mozart, divin

Un réalisateur

Fellini, Scorsese, Tavernier

Un film

«Drôle de drame»

Un peintre

Modigliani, Seurat, Michel-Ange

Un pays

J'aime l'Europe

Une personnalité

Celle qui parviendra à arrêter toutes ces guerres

Une qualité humaine

La force de caractère, la loyauté, la curiosité

Un animal

Tous les animaux, le chat en tête

Une gourmandise

Un bon plat réussi par un grand chef